

Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 44 (1952)
Heft: 4

Artikel: Syndicalisme et marxisme
Autor: Visani, Domenico
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-384756>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 25.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pareille obligation existe non seulement lorsque la convention en dispose ainsi, mais aussi lorsque, d'après les principes de la bonne foi, elle « résulte de la nature et de l'étendue de la matière réglée ». L'existence d'une obligation de paix absolue ne doit en effet pouvoir être admise que si les parties ont expressément entendu la prévoir; une telle obligation ne saurait être imposée aux parties contre leur gré du seul fait qu'elles ont réglé d'une façon complète les conditions du travail. Nous n'avons guère besoin de justifier ce point de vue, qui découle des considérations que nous avons exposées au sujet de l'obligation de paix relative: le fait que les parties ont réglementé toutes les conditions de travail ne saurait les empêcher — à moins qu'elles ne se soient expressément engagées à s'en abstenir — de déclencher un mouvement défensif contre la partie ou l'individu qui n'observerait pas les conditions fixées.

Telles sont les réflexions que nous inspire l'article 7 du projet de loi sur les conventions collectives de travail. Cette disposition, qui ne semble avoir fait jusqu'ici l'objet d'aucune discussion doctrinale, nous paraît cependant renfermer en germe des périls sur lesquels nous pensions devoir attirer l'attention.

Syndicalisme et marxisme

Par *Domenico Visani*

S'il est vrai qu'il n'est pas nécessaire d'avoir lu Marx pour diriger le mouvement syndicaliste, de même qu'il n'est pas nécessaire de connaître l'Ancien Testament pour vivre honnêtement, il n'est pas moins vrai que l'insistance avec laquelle la bourgeoisie dénonce les démentis que l'histoire a ou aurait infligés au marxisme tend à ébranler la confiance de la classe travailleuse dans la légitimité de sa lutte contre les injustices sociales, légitimité dont Marx a été indubitablement le défenseur le plus acharné. D'autres pionniers du mouvement ouvrier ont stigmatisé l'égoïsme des possédants; mais aucun d'eux n'a été aussi loin que Karl Marx dans l'analyse des lois qui régissent la société.

Les militants syndicalistes qui cherchent à redonner au marxisme sa signification première — que ses adversaires, d'une part, et ses thuriféraires, de l'autre, ont dénaturée et continuent de dénaturer — ne font donc pas œuvre inutile. Au contraire, ils justifient ainsi le mouvement ouvrier, puisque les droits de la classe travailleuse, ses aspirations et ses buts procèdent de cet idéal de liberté et de justice sociale qui anime tous les démocrates sincères, ils contribuent à maintenir vivace, chez les travailleurs, la confiance dans l'issue de leur lutte.

La connaissance de l'histoire et de la philosophie permet en outre d'avoir une vision plus claire des lois auxquelles obéit l'évolution sociale, d'éviter la répétition des erreurs propres à tous les mouvements guidés par des égoïsmes contingents et particuliers. Et comme la lutte contre l'égoïsme capitaliste est avant tout, par nécessité, une lutte pour la satisfaction de besoins matériels, le danger est grand qu'on fasse de cette nécessité une loi.

L'une des falsifications les plus flagrantes consiste à prétendre que le marxisme préconise une société dans laquelle l'homme devrait disparaître en tant qu'individu et sacrifier sa liberté sur l'autel de la collectivité. A cela vient s'ajouter la tendance à représenter Marx comme un visionnaire ne se rendant pas compte que les hommes cherchent non point à réaliser de grands idéaux, mais bien à satisfaire leurs besoins quotidiens, matériels et spirituels. A ce prétendu schématisme marxiste, qui enferme l'évolution humaine dans le temps et dans l'espace, on oppose l'examen des événements de l'heure ou d'une époque, isolés eux aussi dans le temps et dans l'espace, pour proclamer la faillite du marxisme. C'est un procédé commode, mais qui n'a rien d'honnête. L'évolution dénoncée par Marx — celle de l'antagonisme insurmontable qui existe entre la structure économique actuelle et les exigences humaines que pose, avec toujours plus d'acuité, l'industrialisme — en est à peine à ses débuts si l'on considère un siècle par rapport à l'existence de l'humanité et non à celle d'un homme. Car le langage marxiste est un langage historique, social, humain et non individuel. Quand Marx parle de *l'homme*, c'est *l'humanité* qu'il entend, l'humanité qui a pris conscience d'elle-même; et quand il parle du *travail*, il entend non point celui de l'individu, mais le *travail social*. Le marxisme est l'étude non pas de l'individu, mais de la société, car c'est celle-ci qui compte dans la vie de l'humanité.

Tamerlan, Attila, Alexandre le Grand, César, Charlemagne, Napoléon et Hitler sont passés, provoquant des luttes et des ruines. Mais l'humanité a évolué constamment, de l'individu à la société, du clan à la commune, puis à la nation; et c'est dans la souffrance et la douleur que s'enfante la communauté mondiale des peuples, tant il est vrai que l'enfantement de toute chose vivante — individu ou société — s'opère dans la souffrance et la douleur.

Si beaucoup de prévisions de Marx ne se sont pas réalisées — aucun homme n'étant prophète — la théorie marxiste de l'analyse de l'histoire et de la société n'en est pas moins devenue la pratique de la vie moderne, puisque aucun phénomène n'est plus considéré comme une simple manifestation de la nature ou de Dieu; au contraire, chaque phénomène est soumis à toutes les formes de la critique: raisonnement, examen microscopique ou macroscopique, analyse chimique ou électronique. Or, de même que personne ne crie à la faillite de la science du fait que les découvertes de certains

savants sont souvent infirmées ou corrigées par celles d'autres savants, il n'est pas justifié de parler d'une faillite du marxisme parce que certaines affirmations de Marx, fondées sur des valeurs ambiantes et contingentes, ont été dépassées et controuvées depuis lors.

Voilà ce qui est l'essence même du marxisme. C'est une méthode scientifique pour l'étude de la vie sociale, une méthode qui n'a rien à voir avec la pitoyable hypocrisie et le plat lyrisme des valets de tous crins qui se préoccupent bien plus de s'assurer une situation stable et lucrative que de rechercher la vérité.

On a dit très justement que les œuvres de Marx n'étaient pas de celles qu'on lit couché, pour se reposer. Le marxisme est la science appliquée à l'histoire, une science qui ne se limite pas aux phénomènes physiques, chimiques ou cosmologiques, et n'ignore pas les tares sociales.

Que serait l'histoire si, au lieu de la considérer dans son ensemble, on l'appréciait d'après les actes de chaque individu, lesquels sont déterminés par les besoins — matériels et spirituels — du moment et d'un milieu en continuelle évolution.

Les polémiques de Marx avec Bakounine, Proudhon et Mazzini ont en réalité une importance secondaire; elles sont le fait d'un homme exaspéré par les difficultés économiques, d'un intellectuel quelquefois aveuglé par un sentiment de supériorité à l'égard de ceux qui préfèrent — et ils sont nombreux aujourd'hui encore — les préceptes et les anathèmes à l'étude objective des problèmes sociaux. Dans l'histoire, ce n'est pas l'individu qui compte: c'est l'idée, qui lui survit et devient une règle de vie.

Le mouvement syndical, s'il n'a pas besoin de connaître Marx pour se convaincre de sa légitimité, peut cependant trouver, dans l'analyse marxiste de la société, un encouragement à poursuivre son œuvre, malgré les difficultés auxquelles il se heurte et nous dirons même à cause de ces difficultés.

A ceux qui reprochent au syndicalisme de n'agir que graduellement et qui aiment à se poser en révolutionnaires en citant Marx à tout bout de champ, on pourra rappeler que celui-ci a écrit: « L'humanité ne se pose jamais que les problèmes qu'elle est en état de résoudre, car en y regardant de plus près, il se trouvera toujours que le problème lui-même se pose seulement là où les conditions matérielles de sa solution existent déjà ou du moins sont en voie de se constituer. »

A ceux qui prétendent, en invoquant la lointaine parenté du syndicalisme avec le marxisme, que ce dernier ignore l'homme dans l'évolution, de sorte que le syndicalisme contribuerait également à cette « aliénation » de l'homme, on peut répondre que c'est précisément Marx qui rappelait, en s'en prenant au matérialisme vulgaire de son époque, que « la théorie matérialiste du changement des cir-

constances et de l'éducation oublie que les circonstances sont transformées par l'homme et que l'éducateur lui-même doit être éduqué ».

A ceux qui dénoncent le marxisme comme le fossoyeur de la démocratie en rappelant le passage du manifeste communiste où il est question de la dictature du prolétariat — dictature impossible puisque la classe travailleuse a la majorité dans tous les pays — il suffit de faire remarquer que le dit manifeste proclame que « la dernière étape de la révolution prolétarienne est la conquête de la démocratie ».

Et à ceux qui prétendent voir dans le marxisme la négation de la liberté, on peut répondre par ces quelques phrases tirées de la brillante étude que G. Saragat — qui n'est pas un esprit totalitaire — a publiée sous le titre *L'Humanisme marxiste*:

« Tandis que Marx critique les restrictions bourgeoises que doivent subir la liberté de conscience, de pensée, etc., le marxisme des illettrés ou des fanatiques en arrive à se moquer de ces libertés, à accepter trop facilement leur suppression, Marx critiquait les menottes qui emprisonnent la liberté, les soi-disant marxistes raillent la liberté parce qu'elle est prisonnière et arrivent parfois à faire l'éloge des menottes.

» La réaction capitaliste guette les progrès de la crise et de la confusion que ce malaise général suscite dans les consciences, pour profiter du moment où, de l'édifice adroitement sapé de la démocratie bourgeoise, on n'aura nulle peine à faire s'écrouler non pas les parties bourgeoises, mais les parties authentiquement démocratiques. Ainsi, le prolétariat, au lieu d'une liberté enchaînée, ne trouvera plus que la réalité des chaînes sur la poussière de ce qui fut la liberté; au lieu du droit faussé par l'oppression, il ne trouvera que l'oppression érigée en droit. »

Naturellement, le marxisme n'est pas seulement cela. Il y a encore les questions, continuellement discutées, de la concentration capitaliste, de la lutte des classes, de la plus-value; mais l'examen de ces questions, soulevées par Marx, nous conduirait trop loin. Nous pourrions en outre nous référer aux déclarations qu'un industriel suisse a faites récemment au sujet de l'influence du capitalisme américain dans le monde, y compris le petit pays qu'est la Suisse.

Il sied en revanche de se rappeler ce qu'ont dit les orateurs religieux appelés l'an dernier à Genève par les étudiants catholiques de cette ville pour donner un cours sur le marxisme, à savoir que si, sur bien des points, d'une importance d'ailleurs secondaire, la doctrine marxiste est désormais dépassée par les événements, celle-ci n'en est pas moins à l'origine de l'immense rôle progressiste que la classe travailleuse a joué et continue de jouer partout depuis le jour où, au lieu de chercher dans la résignation une prime pour l'au-delà, elle a pris conscience de ses droits et de ses possibilités en ce bas monde.